

## CHASSE À L'HOMME

Quand mon patron, le gros Robert, m'avait annoncé qu'il allait emménager avec sa copine black sans-papiers dans un deux-pièces avec balcon à Clichy, j'avoue que j'ai failli sauter au plafond. Entendons-nous bien : c'est pas que j'étais heureux que l'amour ait, une fois de plus, triomphé de l'adversité, j'suis pas un mec sentimental moi, c'est pas non plus qu'elle me faisait pitié cette pauvre fille qui avait rien trouvé de plus intelligent à faire pour se sortir de sa vie de merde que de se faire mettre un polichinelle dans le tiroir par un connard ventripotent dirigeant un journal miteux en sévère perte de vitesse, non : si j'étais heureux c'est qu'il allait enfin mettre les voiles le Robert, j'en pouvais plus de ses caleçons dégueus abandonnés dans la baignoire, de ses restes de pizzas sur le canapé. Ouf, ce gros beauf se barrait et j'allais enfin retrouver ma vie de célibataire urbain un brin queutard : j'avais pas emmené de « conquêtes » (qu'elles soient rémunérées ou bénévoles) chez moi depuis un mois, de peur que Robert propose un truc à trois, ce qui franchement me donnait la gerbe.

Ce jour-là, il avait aussi malheureusement une nouvelle bien moins réjouissante à m'annoncer : je prenais le premier train pour Mortagne-au-Perche, village on ne peut plus rural où venait d'avoir lieu un accident de chasse, le 42<sup>e</sup> dans la région depuis l'ouverture de la saison de dézingage de perdreaux, deux mois auparavant.

— Franchement, Robert, tu crois qu'ça mérite le déplacement ? J'veux dire c'est qu'un fait divers mineur, non ?

— T'es à côté de la plaque mon p'tit Didier : à ce niveau-là, c'est un fait de société, je veux que tu me torches un truc contre ces cons de chasseurs, ces dégénérés du bulbe, ces tas de saindoux ambulants, ces raclures de bidet, ces...

— Maryse serait pas parti avec un chasseur par hasard ?

— Si, mais comment t'as deviné ?

— J'sais pas, une intuition.

— Alors, c'est d'accord ? De toute façon, j'ai que toi à mettre sur le coup : tout le monde est en vacances ou au chômage technique.

— Y a Gérard quand même.

— Gérard part sur la Riviera traquer les people.

— Putain, ça c'est de l'info !

— Attends Didier, c'est pas moi qui fait la loi du marché, les gens s'en cognent de la Palestine, de l'Irak et de toutes ces conneries : ce qui les intéresse c'est de savoir si y a une

chance pour qu'Eva Longaria soit enceinte ou, faute de mieux, si Sophie Favier est vraiment aussi grosse qu'elle a l'air à la télé. Alors j'ai loué un appart pour deux mois à Saint-Trop' et je peux te dire qu'au prix qu'ça m'a coûté, il a intérêt à me ramener des photos de nibards de présentatrice télé et des roulages de pelle en gros plan, que ce soit Laurence Parisot ou Nikos Aliagas ou même les deux ensemble, je m'en branle, mais j'veux du matos, et du lourd sinon Gérard sera sur un siège éjectable à la rentrée.

— Pourquoi lui va sur la côte et moi chez les ploucs ? C'est dégueulasse.

— T'es incapable de prendre une photo de la Tour Eiffel pas floue, ça craint pour un paparazzi, tu trouves pas ?

— Ouais, peut-être mais quand même, passer le 14 juillet à Mortagne-au-Perche c'est rude : j'parie qu'y a même pas une gonzesse de potable à cent kilomètres à la ronde.

— Putain, Didier, t'es vraiment un obsédé.

— Ca te va bien de dire ça, c'est pas moi qui ai maté treize fois et au ralenti « Les mamas en délire ».

— C'est pas ma faute si c'est le seul de tes films pornos où les femmes avaient vraiment de gros nichons. (Silence.) En plus c'est pas si petit Mortagne-au-Perche, y a plus de 5000 habitants, tu trouveras bien un bistrot.

Premier jour (ou plutôt soir).

Le soir même, j'étais à Mortagne-au-Perche : Robert m'avait réservé une chambre « grand luxe » pour une semaine à l'Hôtel du Lion d'Or, sur la place du village, face au bistrot « Chez Nadine et Pierrot ». Le qualificatif de grand luxe me parut tout de suite quelque peu usurpé : il y avait une baignoire, voilà le seul luxe que je percevais, pour le reste, c'était d'un confort médiocre et d'une esthétique pour le moins contestable, à moins d'entretenir un amour pervers pour les napperons défraîchis, les chats en faïence rose et la tapisserie à grosses fleurs. Une fois mes affaires rangées dans la penderie, vers 23 heures, je partis en quête d'infos. Traversant la place déserte, à part un chat noir tout maigre et pelé qui miaulait comme un damné, je me rendis « Chez Nadine et Pierrot ». Le bistrot était lui aussi désert mais j'entendais très distinctement une conversation :

— Je te rappelle que sans moi, tu serais sûrement encore au R.M.I. à l'heure qu'il est : vas-y, ose dire qu'c'est pas vrai !

— Oh, ça va, Nicole, t'as touché 5 bons numéros au loto, ça peut arriver à tout le monde, ça aurait pu être moi, bon il se trouve que c'est toi qui as gagné, mais...ça aurait pu être moi.

— Ouais, ben c'est pas toi qu'as gagné, c'est moi.

— Si ça avait été moi j'aurais partagé, normal.

— Ca je veux bien le croire que t'aurais partagé, mais avec qui au juste ? Avec moi ou avec ta pouf de coiffeuse poseuse de postiches ?

— Chérie tu sais bien que moi et Mélanie c'était qu'une passade. Tout ça c'est du passé maintenant : ce bar pour lequel on a tout claqué, c'est une nouvelle vie pour nous. Et puis, c'est vrai que tu m'as sorti de la mouise ce coup-ci mais oublie pas que c'est moi qui t'ai sorti du trottoir y a vingt ans.

— Du trottoir ?

— Tu faisais la pute quand même quand on s'est rencontré, avec tout le respect que je te dois tu faisais la pute.

— Ca va pas la tête ? Moi, une pute ?

— Y a pas de mal, tu sais les putes c'est respectable, elles font pas un boulot facile, et il en faut, c'est ni plus ni moins que du commerce équitable...

— Equitable ou pas c'est pas la question Pierrot, c'est juste que c'est faux, j'ai jamais fait la pute.

— Et Louison, c'était pas ton mac peut-être ?

— N'importe quoi : c'était un bon ami à moi qui avait les moyens et qui me dépannait de quelques billets de temps en temps.

— Excuse-moi Nicole, mais un gars qui vient te voir deux fois par semaine à la même heure dans un hôtel, qui t'envoie ses potes, qui vérifie dans ton carnet avec combien de types t'as couché et combien ça t'a rapporté avant de t'en prélever la moitié, ben moi j'appelle ça un mac.

— Pierrot, mets-la en veilleuse deux secondes on dirait qu'y a un client, dit Nicole avant de se lever du canapé et de passer la porte ouverte qui sépare le bistrot de leur habitation privée.

— B'soir, m'dame, j'peux avoir un cognac s'il vous plaît.

— Z'êtes pas du coin, vous, j'me trompe ?

— Non, je suis Parisien, j viens faire un reportage sur l'accident de chasse de la semaine dernière, vous êtes au courant de quelque chose peut-être ?

— Un reportage ? Pour la télé ? Vous avez même pas de caméra.

— C'est pas pour la télé, je suis journaliste dans la presse écrite.

— Oh, ben alors, ça m'intéresse pas, ça aurait été pour le 13 heures à la rigueur, j'dis pas mais la presse écrite, non merci, aucun intérêt, démerdez-vous sans moi.

— Trop aimable.

— Ca fera quinze euros pour le cognac.

— Eh ben, c'est pas donné, j'ai droit à un tarif spécial ou quoi ?

— C'est comme les taxis, après 23 heures, les alcools sont plus chers, normal.

— Sûrement, si vous l'dites.

Cette Nicole m'avait pas à la bonne, ça crevait les yeux, et c'était bien dommage parce qu'elle était encore pas mal pour une femme qui a passé la quarantaine, et puis après tout, si elle avait vraiment été pute (ce dont je ne doutais pas une seconde) elle pouvait bien remettre ça pour un client occasionnel dans le besoin. Quoique si ses tarifs étaient les mêmes que ceux des alcools passé 23 heures, j'allais pas pouvoir suivre niveau budget. En avalant mon cognac infect (elle l'avait coupé avec de la javel ou quoi ?), je repensais avec nostalgie à la bonne ambiance qu'il y avait « Chez Dédé » à Villeneuve-les-Bouilloux<sup>1</sup>. Puis le bar se remplit de clients bizarres, apparemment des habitués, j'essayais de nouer le contact avec certains mais personne ne semblait vouloir me parler et je me sentais abandonné et rejeté un peu comme Lionel Jospin (ou le reste de la gauche) à l'heure de la défaite de 2002. Ce sentiment empira quand je me rendis compte que personne ou presque ne payait ses consommations ; j'interrogeai Nicole qui me répondit sèchement :

— Eux, c'est pas pareil : c'est des amis.

En regardant mieux, il me sembla que seuls les chasseurs payaient leurs consos mais je ne voyais pas bien pourquoi ; dépité, du vague à l'âme, je regagnais ma chambre miteuse en maudissant ce trouduc de Robert. Pour ma première nuit à Mortagne-au-Perche, je fis un rêve dingue : j'étais dans la peau d'un sanglier et une horde de chasseurs bourrés me courait après, armés non seulement de leurs traditionnels fusils mais également de bazookas, de grenades et de flingues à balles traçantes, y en avait même un qui conduisait un tank en zigzaguant et en chantant une chanson paillardes en occitan. Je me réveillais en sueur, traumatisé mais bien content d'être un homme plutôt qu'un sanglier.

---

<sup>1</sup> Voir le premier épisode des aventures de Didier, « Trois jours à Villeneuve-les-Bouilloux ».

Deuxième jour.

Le lendemain, après un petit déj' au bistrot (le Lion d'Or ne faisant pas les petits déj', tu parles d'un hôtel grand luxe) servi par une Nicole tirant une gueule de trois mètres de long (c'est fou ce que les femmes sont laides quand elles font la gueule), je me demandais comment j'allais bien pouvoir occuper ma journée et ma semaine dans ce trou paumé.

Je glandais tout l'après-midi, qui en plus se révéla pluvieux, entre grilles de sudoku et de mots mêlés (les mots croisés c'est trop dur), je dévorais trois paquets de Pépito (j'ai toujours été accro au Pépito, sûrement un complexe infantile) et un de cookies aux noix de pécan que je fis passer avec un bon litre de Coca (plus sain que la bière). Vers 19h, je sortis de ma torpeur boulimique pour contacter l'association des chasseurs de la ville : ça tombait bien, ils avaient une réunion le soir-même dans la salle des fêtes.

Aux alentours de 23h30, je me rendis donc à l'Association des chasseurs de Mortagne-au-Perche (A.C.M.A.P.). J'ai fait des choses dangereuses dans ma vie, et même des choses à la limite de l'inconscience (et oui, j'étais jeune et fou à l'époque, la crinière au vent et le Nagra en bandoulière) mais oser prendre un micro au milieu de quatre cents chasseurs à forte carrure et comptant dans leur rang une majorité de barbus (je sais pas pourquoi mais j'ai toujours eu la trouille des barbus, un complexe infantile certainement, mon père et mon grand-père étaient barbus), ça c'est gonflé, surtout quand on les accuse ni plus ni moins que de crimes par négligence sous l'emprise de boisson alcoolisée à plus de quarante degrés de moyenne.

— C'est qui ce con ? Il est pas des nôtres ? Qu'est-ce qu'il fout là ?

— Bonsoir à tous, je suis Didier, journaliste au « Canari libéré »

— Connais pas, c'est quoi ? Un canard sur les oiseaux ? Putain si t'es de la L.P.O., on te casse la gueule, salopard !

— Non, non, rien à voir avec la L.P.O., j'enquête pour un journal d'infos sur les accidents de chasse c'est tout, je cherche à comprendre comment ça peut arriver.

— C'est politique, c'est sûr : encore un coup du MODEM qui a pas digéré que la liste des chasseurs les aient rétamés aux municipales.

— Ouais et aussi aux législatives, aux européennes et aux cantonales.

— En plus, j'suis sûr que c'est un pédé ce Jacques-Alain Aumiyeux.

— Vous êtes sûrs que c'est pas plutôt l'un d'entre vous ? Pas qui est pédé j'veux dire, mais qui a tué le chasseur la semaine dernière, sans faire exprès bien sûr, un accident est vite arrivé.

Je reçus ensuite sans aucune sommation un coup de poing au sternum d'un certain Roger qui avait un physique de catcheur, puis ce fut le trou noir. Quand je repris connaissance, je crus être mort ou avoir complètement perdu la raison : des cow-boys dansaient frénétiquement par couple ou seul au son de la musique country.

— Où sont les chasseurs ? bredouillais-je.

— Ils sont partis : à partir de minuit et demie, c'est la soirée de l'A.D.C.G, me dit gentiment un homme qui me semblait être un des chasseurs présents à la réunion.

— L'A.D.C.G. ?

— Oui, l'Association des danseurs de country gay.

— Qu'est-ce que vous faites là alors ?

— Y a une vie après la chasse, dit-il en me faisant de l'œil.

Troisième jour.

A l'hôtel, quand je passais dans le hall, on me remit mon courrier : je me demandais qui pouvait bien m'écrire ici, surtout à l'heure des SMS et des mails (même chez moi, les seules lettres que je recevais étaient des factures que souvent j'oubliais de payer et des P.-V. qui finissaient à la poubelle). C'était des lettres de menaces et un colis avec des perdreaux morts dans une pochette-surprise agrémentées de quelques balles de 22 long rifle montées en collier : qui a dit que les chasseurs manquaient d'imagination ?

J'allais à la gendarmerie pour porter plainte et pour savoir où en était l'enquête. Je me retrouvais devant une porte fermée avec un panneau « Fermé pour cause d'anniversaire » : croyant à une blague (même si je ne placerais pas spontanément les gendarmes en haut de l'échelle des métiers où l'on trouve le plus de gens ayant le sens de l'humour), je frappais vigoureusement au carreau. Un homme moustachu et ridiculement petit vint m'ouvrir :

— C'est pour les pizzas ?

— Euh, non, je viens porter plainte.

— Vous savez pas lire : on est fermé.

— Mais on me menace ! dis-je en brandissant sottement le perdreau refroidi.

— Mais moi aussi monsieur on me menace et j'en fais pas tout un fromage.

— Oui, mais vous c'est pas pareil, vous êtes gendarme.

— Et alors ? Vous insinuez que c'est normal de menacer les gendarmes ?

— Mais non, pas du tout.

— J’espère bien. On a beau être gendarme, on n’en est pas moins homme : je suis sensible moi aussi.

— Oh mais je n’en doute pas monsieur l’agent.

— Vous vous foutez de moi ?

— Mais non, non, pas du tout.

Un collègue à lui arriva vers nous, chapeau pointu sur la tête et langue de belle-mère à la main, des cotillons plein les cheveux.

— Tu viens, Guitou, c’est l’heure du champagne.

— Ouais j’arrive, j’explique à ce type un peu bouché qu’on est fermé.

— Oui, pour cause d’anniversaire, vous savez pas lire ?

— Vous voyez bien.

Ayant fait chou blanc à la gendarmerie, je décidais d’aller rendre visite à Jacques-Alain Aumiyeux, candidat MODEM aux municipales que les chasseurs accusaient explicitement du meurtre d’un des leurs pour d’obscures bisbilles politiciennes. Le moins qu’on puisse dire c’est que l’homme portait bien son nom et était fidèle à la ligne de conduite de son parti.

— C’est vous qui avez tué Maurice Hutte d’une balle dans la tête ? dis-je tout à trac.

— En tout état de cause, et selon toute vraisemblance, il est peu probable que...

— Putain, on joue pas au ni oui ni non, là : y a un mort quand même, les chasseurs vous accusent !

— Y a des preuves ?

— Non, je crois pas, sinon vous seriez déjà en taule, non ?

— Certainement mais je crois qu’il faut raison garder, en toute chose la modération est de bon aloi.

— Vous vous êtes vraiment MODEM à fond la caisse.

— Vous savez la politique, c’est comme sur un bateau : souvent la meilleure place c’est au milieu, y a moins de risque de tomber à l’eau en cas de naufrage. Au fait, vous voulez un kiwi ? C’est plein de vitamine C et François en mange deux par jour, c’est pour ça qu’il a ce teint de pêche que Sarko lui envie, lui qu’est pâle comme un bidet.

Quatrième jour.

Au réveil, je caressais un instant l’idée d’écrire un article intitulé « Un 14 juillet à Mortagne-au-Perche », puis je pétai un coup, me rendormis, me branlais en pensant à Nicole,

et enfin me levais vers 11 heures en décidant de me passer de petit déj' (de toute façon vu l'heure, il y avait peu de chance que Nicole daigne me le servir). J'allumais la télé par une sorte de réflexe maladif de l'homme occidental moderne et faillit vomir en voyant la gueule de Jean-Claude Nancy sur un cheval, aussi sexy que M.A.M. un jour de constipation sévère (je sais elle a tout le temps l'air constipée, alors imaginez ce que ça doit être quand elle l'est vraiment). Encore leur défilé à la con : des vrais charlots ces militaires, franchement si y avait une guerre je préférerais envoyer ma grand-mère en première ligne que ces baltringues en képis et ces gugusses à pompons qui se trémoussent tous les ans comme à la Gay Pride.

Après une journée de glande à regarder la télé, je pensais que je me devais d'aller au bal des pompiers et au feu d'artifice du 14 juillet, non que j'en avais vraiment envie mais je devais prendre la température du lieu et quoi de mieux qu'une fête populaire pour ça ? Malheureusement, les fêtes, qui plus est patriotiques, en milieu rural et organisées par des mecs plus jeunes, plus beaux et plus baraqués que moi, c'est définitivement pas mon truc. Le type qui tenait la buvette, un certain Régis, quadra dégarni torse nu avec tongs et short assorti, me raconta sa vie en long en large et en travers et ce durant des heures, vu que je passais la soirée à la buvette. Même en faisant un effort, les filles étaient vraiment trop moches, trop grosses, trop maigres, trop maquillées, mal habillées, bref imbaisables selon mes critères. En plus, je me voyais mal faire la danse des canards d'un air niais en sautillant comme une chèvre épileptique, j'avais encore un peu de dignité moi, visiblement tous ces ploucs n'en avaient plus, peut-être n'en avaient-ils jamais eu, ou alors n'avions-nous pas la même définition de la dignité.

— J'ai été figurant dans un film porno, vous l'avez peut-être vu « Les nonnes en chaleurs », dit Régis alors que j'entamais ma sixième bière.

— Non, celui-là, je l'ai pas vu. Mais ça veut dire quoi figurant dans un film porno ? Parce qu'il me semble que s'il y a bien un genre de film où tout le monde est en action c'est les films pornos, non ? Alors je vois pas comment on peut faire de la figuration dans un film porno : même les plantes vertes baisent dans les films pornos.

A un moment, j'entendis quelqu'un parler de « la femme à la bûche », je croyais d'abord être égaré dans un épisode de Twin Peaks, puis je compris que c'était le surnom d'une taxidermiste nommée Pénélope Satration. Après, rideau.

Cinquième jour.

Je me réveillais dans ma chambre la bouche pâteuse, les membres alourdis et avec un sacré mal de tête, n'ayant aucun souvenir de comment j'avais pu regagner seul l'hôtel.

Percevant un ronflement suspect, je me retournais et là, vision d'horreur : Régis était dans mon lit, et à moitié nu en prime. Je ne trouve les mots pour rendre compte des quelques minutes d'extrême solitude et de remise en question de mon identité hétérosexuelle avant le réveil de Régis. Celui-ci me rassura, du moins dans un premier temps :

— T'inquiète pas, Did', on n'a fait que parler, rien d'autre...

— Ouf, putain, j'ai eu peur.

— C'est pas que t'aurais pas voulu mais j'ai mis le ola.

— Quoi ? Tu déconnes.

— Non, je te jure, je te racontais le tournage de « Les nonnes en chaleurs II » et t'as commencé à me tripoter.

— Tu débloques, connard de menteur. T'es gay, c'est ça ? Ou pire, bi ?

— Bi quoi ?

— Ben, tu vois ce que je veux dire, enfin, bigoût quoi, comme les chewing-gums.

— Non non, moi je suis neutre.

— Comment ça « neutre » ? C'est pas possible d'être neutre !

— Si, je suis au milieu. J't'assure que c'est toi qui voulais...

— Ta gueule, tire-toi maint'nant !

Je le fis sortir de ma chambre sans ménagement à coup de pieds dans le derche, trouvant la blague de mauvais goût, et espérant surtout que c'était bien une blague.

Pour me changer les idées, je parcourus le journal local qui titrait « Une insulte à la patrie ». L'article était édifiant : « Trois jeunes de douze à dix-huit ans maculent d'excréments le drapeau français qu'un voisin faisait flotter à son balcon depuis quarante ans. Le voisin en question, membre du FN ayant fait la guerre d'Algérie, a porté plainte ». Puis je passais le reste de la journée à découper et à vomir les sandwiches aux merguez pas frais ingurgités il est vrai en grande quantité et avec force bière pour faire passer le tout, la veille au soir. Je m'endormis vers 15h45 devant la trois-centième rediffusion du gendarme à Saint-Tropez en pensant à ce salaud de Gérard qui se la coulait douce et qui allait sûrement revenir au bureau en disant qu'il s'était tapé la présentatrice trop bonne des infos sur M6, même si c'est pas vrai, et que dans le meilleur de cas il avait juste sauté une ou deux serveuses au Q.I. inférieur à leur taux de cellulite. Je me réveillais vingt-six heures plus tard, frais comme un gardon : rien de tel qu'une bonne nuit de sommeil pour vous requinquer un homme.

Sixième jour.

En arrivant au bar, je me vautrais tel un castor se prenant les pattes dans son propre barrage : Nicole resta totalement indifférente puis me sourit de manière aguicheuse quand je ramassais mes effets, parmi lesquels, bien en évidence, une carte d'adhérent MODEM qui ne m'appartenait pas — il s'agissait de celle de Régis qu'il avait oublié dans ma chambre hier, je l'avais gardé en pensant que ça pourrait me servir pour une investigation future. Par je ne sais quel retournement de situation, Nicole sembla dès lors dans de bien meilleures dispositions à mon égard, il me sembla même qu'elle se penchait un peu plus que nécessaire au-dessus de moi pour me verser mon cognac au goût d'eau des chiottes, me laissant une vue plongeante dans le décolleté profond de sa robe rouge, à vue de nez un bon 95 C tout de même. Elle me fit les consos gratis, ce qui me mit la puce à l'oreille : sans plus attendre, j'entamais une relation aussi torride que brève avec Nicole la barmaid plantureuse et revêche. Sous la couette, elle me fit des confidences : ils avaient claqué tout l'argent du Loto pour acheter le bar et allaient bientôt s'agrandir, ce dont je me foutais éperdument. Malheureusement, vers les 19h (à l'heure des infos régionales sur France3), en plein milieu de nos ébats, je tuais accidentellement leur chat, un bébé siamois minuscule qui ne miaulait jamais nommé Nunuche, en m'asseyant sur un pouf. En rentrant de chez l'assureur où il avait rendez-vous pour leur nouveau local, Pierrot exigea que j'aie la faire empailler chez la femme à la bûche sinon, je reprends ici ses termes par souci d'exactitude, « c'était un coup de chevrotine dans le cul ». Il n'en dit rien mais je crois qu'il avait compris pour Nicole et moi et je déguerpis sans demander mon reste, le corps de la pauvre Nunuche dans un sac Leclerc.

Septième jour (veille du départ).

Je me réveillais complètement à l'ouest, une fois de plus. Je ne me rappelais de rien de ce qui s'était passé la veille, mai l'essentiel me revint quand, me dirigeant vers la salle de bain pour couler mon bronze matinal, je marchais sur un sac Leclerc contenant un truc dur difficilement identifiable. Merde, j'avais oublié Nunuche, la chevrotine de Pierrot menaçait mon pauvre fion. Je m'habillais en six-quatre-deux et rencontrais peu de temps plus tard la taxidermiste Pénélope, après avoir failli me perdre dans le bois au fin fond duquel elle habitait une petite maison en bois, presque une cabane comme il y en a dans les contes ou les épisodes de Louis la Brocante. Je lui confiais Nunuche, lui payais d'avance son travail et après quelques banalités d'usage, lui posais la question qui me taraudait tant :

— Pourquoi on vous appelle la femme à la bûche ?

— Ca c'est privé, jeune homme.

Elle était très aimable, très calme, âgée d'une soixantaine d'années, veuve depuis longtemps, sans enfant, elle était depuis peu à la retraite (je n'osais pas demander quel était son métier) et se passionnait pour la taxidermie, ce qui lui permettait aussi d'arrondir ses fins de mois, grâce à tous ces chats écrasés et ces chiens mourant de suites d'une longue maladie (souvent des cancers des testicules, bizarrement).

Avant de partir, alors que j'étais sur le seuil où je remarquais une poutre où se succédaient des entailles régulières comme en aurait fait un taulard comptant ses jours au mitard, elle me dit à l'oreille :

— La femme à la bûche, c'est parce qu'à une époque j'étais danseuse nue et j'avais créé un numéro érotique très prisé par les gars de la région, avec une bûche comme accessoire, faut dire que c'est une région forestière ici et beaucoup de gars étaient bûcherons.

En m'éloignant de sa modeste bicoque, je me dis que j'aurais bien aimé avoir une mère comme ça au lieu d'une prof d'allemand psychorigide et névrosée au dernier degré qui n'était pas insensible au charme d'Hitler jeune.

Le soir, devant « Les experts », je rédigeais mon article en cinq minutes agrémenté de quelques chiffres trouvés sur Internet. Ça commençait comme ça : « L'hécatombe continue. Encore un dramatique accident de chasse en milieu rural : les chasseurs montrés du doigt plaident non coupable mais on déplore un mort, Maurice Hutte, un honnête chasseur de 82 ans. Jusqu'à quand la terreur dans nos belles campagnes et nos riantes forêts ? Il est temps d'interdire la chasse, purement et simplement, et de poursuivre en justice tous les chasseurs, assassins impunis sombrant dans l'alcool et l'homicide involontaire par maladresse et désœuvrement ». Je terminais la soirée beurré comme un Petit Lu en insultant la télévision qui diffusait en pleine nuit l'émission la plus réac de TF1, « Aimer vivre en France », un truc réaco-campaniliste à gerber son cerveau de rage avant de m'endormir le cœur serré et l'haleine fétide.

Huitième jour (jour du départ).

J'eus une nuit très agitée : je rêvais que j'étais agressé sexuellement par Nunuche revenue d'entre les chats morts grâce aux bons soins de la femme à la bûche, qui était là aussi avec sa bûche, de même que Pierrot qui me menaçait avec sa carabine pendant que Nicole essuyait les verres au fond du café comme si de rien n'était. En faisant mes valises, je repensais à un détail que j'avais vu la veille chez Pénélope mais que sur le coup, je ne sais pourquoi, mon cerveau n'avait pas voulu enregistrer. Oui, il y avait bien une carabine à côté

de la cheminée, entre le doberman empaillé et la marmotte empaillée. Était-il possible que cette gentille mamie, jadis objet de fantasme de toute la population masculine de la région, puisse être la meurtrière — volontaire ou accidentelle — de Maurice Hutte ? Je décidais de lui rendre visite avant de partir pour en avoir le cœur net. Malheureusement je trouvais porte close, ce qui était plus qu'étonnant, car elle m'avait dit qu'elle sortait très peu ; en faisant le tour de la baraque, je vis quelqu'un de dos assis sur le canapé du salon, avec ce que je pris pour une grenade à la main — c'est alors que j'entendis le coup de feu. Il résonna très nettement, à moins de cent mètres de là : sans savoir pourquoi, je me jetai derrière un buisson tel un lièvre apeuré. Quelques minutes plus tard, Pénélope, son fusil sur l'épaule, apparut au détour d'un sentier. Son air satisfait me fit craindre le pire : cette ancienne artiste-interprète avait-elle pu commettre l'irréparable ? Dès qu'elle fut rentrée dans sa cahute, je me précipitai avec la grâce d'un jeune lynx jusqu'à la fenêtre pour épier sa conversation avec le mystérieux inconnu. Quand, finissant son kiwi, il se leva pour lui claquer la bise, quelle ne fut pas ma surprise de reconnaître le ponte local du MODEM, Jacques-Alain Aumiyeux !

— Un de plus ! se réjouit Pénélope en posant son fusil. Le petit Jérémy, dix-huit ans, il étrennait la carabine qu'il avait eu pour son anniversaire. Bam, une bastos dans le cigare et ça dégage ! Mon quarante-troisième, et ça va encore passer pour un accident de chasse ! dit-elle en dessinant une énième entaille au canif sur une poutre de sa casbah vermoulue.

— Tant mieux, tant mieux, un excité tueur de perdreaux en moins c'est une voix d'enlevée à la liste des chasseurs pour les prochaines élections, dit Aumiyeux en se frottant les mains. Notre petite combine va me donner la mairie à coup sûr, sans compter le chantage que je fais aux deux cons qui tiennent le bar du village : ils servent des coups gratuits à tous les électeurs MODEM depuis que je leur ai refilé un boui-boui à côté de chez eux pour qu'ils s'agrandissent.

— Bonne idée. Qu'ils crèvent, tous ces chasseurs ! Bon, t'as le fric ?

— Oui, les 10 000, dit-il en lui tendant une enveloppe.

— J'en ai buté plus ce mois-ci. File-moi 15 000.

— Quoi ?! On avait dit 10 000.

— Et moi j'ai dit 15 ! conclut Pénélope en attrapant sa carabine.

Alors que la femme à la bûche, que je voyais sous son vrai jour de tueuse démoniaque à la solde d'un parti centriste à bout de souffle, braquait Jacques-Alain Aumiyeux, je perdais l'équilibre et donner un coup dans le mur en voulant reculer d'un pas. Aumiyeux en profita pour détourner l'arme ; quant à moi, j'imitais (fort mal) le hibou pour faire croire que c'était

un volatile qui s'était fracassé contre la paroi. J'entendis des bruits de bagarre et un coup de feu puis vis Aumiyeux sortir en courant de la cabane. En regardant par la fenêtre, j'aperçus Pénélope allongée dans une mare de sang, la carafe en rade.

— Quel enculé ! me dis-je en pensée alors qu'Aumiyeux disparaissait dans les sous-bois, plus fourbe et machiavélique qu'un Bayrou de région à la petite semaine.

Une fois rentré dans la maisonnette, je constatai le décès de Pénélope avec la sûreté d'un expert médico-légal et récupérai Nunuche qui, coïncidence, m'attendait empaillée sur un pouf semblable à celui où elle avait perdu la vie.

Repasant par le village, je déposai Nunuche devant le bar sans y foutre les pieds de peur des représailles et décidai de me tirer fissa, reprenant un train dans l'heure avec la satisfaction du devoir accompli — j'avais écrit mon article, malgré tout. On pourrait dire que j'ai été lâche mais ce serait me faire un mauvais procès. Je suis comme tout le monde : qu'est-ce que j'en ai à foutre des chasseurs et du MODEM ?